

a-chroniques

benoist bouvot

Muzak

Et si pour une fois il s'agissait d'être contre la musique. Un peu à la manière de ces esprits vigilants qui ne supportent plus la pollution de l'espace auditif par les agrégats de battements qui cognent le marteau sur l'enclume.

Imaginons qu'on se lève pour aller contre.

Un mouvement qui dit qu'il faut arrêter tout de suite de parler de ce qui vient de sortir, de faire l'impasse sur la beauté éclectique du dernier disque de James Blake, d'ignorer l'album de David Bowie qu'on entendra même sans le vouloir. Une petite contestation sans lendemain, un soubresaut de rien qui dit : assez !

Se dresser pour aller contre, le regard tourné vers la Muzak. Cette diffusion sonore qui s'insinue comme pour dire que de longues plages de musique, qui visent à déposer un voile d'ignorance sur la conscience de l'espace acoustique hasardeux de l'instant, valent mieux que l'indigence bruyante de notre réalité brute. Comme une injonction qui dirait : plutôt choisir l'ennui que de rencontrer de mauvaises surprises. Faire de Thee Oh Sees, de Dirty Projectors ou de The Knife des passe-temps du moment qu'on échangera contre n'importe quel autre bruit de fond demain.

Car c'est bien connu, si on dit « musique d'ascenseur » c'est que le principe d'élévation, jumeau glorieux de la chute, n'a rien de mystique, mais qu'il flirte juste avec la double prouesse technique de l'ascension sans effort et de la promiscuité sans relation, dans cet espace clos pour corps impassibles. La musique y joue le rôle de tiers, sans jamais se donner dans un début, ni une fin, sans jamais se montrer. L'absence d'origine, la négation de la destination, l'amour du remplissage, l'art du camouflage et de la mise en condition pourrait définir la Muzak.

Une Muzak donc, qui cherche à ne jamais se faire sentir, mais à « faire sentir ainsi », sans éveiller l'intérêt ou la conscience. Sans avoir la prétention de faire ressentir.

Alors, être contre au sens large, se dire que toute la musique n'est que Muzak, qu'elle ne se glorifie d'aucune intentionnalité propre mais juste l'instrument d'une intention, qu'elle n'est au fond qu'un flux qui, même s'il essaye de se cacher, finira forcément par se faire remarquer tout en se perdant. Y jeter Mac DeMarco, Kurt Vile avec Brian Eno, comme des accessoires d'ameublement. Au fond, c'est sans doute reconnaître qu'on ne peut admettre de regarder cette onde de loin, qu'il faut se positionner ailleurs ou autrement, et pourquoi pas s'en approcher pour pouvoir dire qu'on est contre.

Tout contre elle, au plus intime, qu'on accepte qu'elle s'impose, sans rien dire, qu'elle dérange sans prendre plus de place, qu'elle est là comme un rien, sans début ni fin, qu'elle s'abandonne comme elle se trouve, qu'au fond, quand on dit musique on ne sait pas très bien de quoi on parle tout en étant persuadé de désigner quelque chose de précis. Et quand on dit Muzak, on dit peut-être tout simplement quelque chose de plus que l'instrumentalisation du phénomène acoustique. On ne parle pas de son utilisation, mais de son essence même, n'être que le linceul du hasard des bruits, le paravent de nos conversations mêlées, l'enveloppe des sons mécaniques.

Alors se blottir contre, tout contre la Muzak, qui embrasse la musique dans un reflet d'outillage, un miroir criminel qui nous étale hors de nous et nous murmure doucement des mots sans histoire.